

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 72 (1984)

Heft: [4]

Artikel: Economiste et philosophe lausannoise du XIXe siècle : qui se souvient de Clémence Royer ?

Autor: Moreau, Thérèse / Royer, Clémence

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-277184>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Qui se souvient de Clémence Royer ?

« Il faudra bien qu'un jour l'histoire du féminisme rende compte de l'existence et de l'œuvre de Clémence Royer », écrivait il y a plusieurs années le B.I.E.F. (Bulletin d'Informations et d'Etudes Féministes). Pourtant, celle dont Renan disait qu'elle était « un homme de génie », que c'était « une des grandes travailleuses de la phalange féminine » reste ignorée, oubliée là même où elle donna son cours de philosophie des femmes, provoquant scandale et polémique. L'atmosphère ouatée de Lausanne aurait-elle à ce point étouffé les cris de Clémence Royer qu'un siècle plus tard, nous ne sachions plus rien du « plus grand génie féminin que la terre ait jamais porté » ?

Clémence Royer est née en avril 1833, le 31 (sic) avril à cinq heures du matin à Nantes, nous assure la biographie officielle. Son père est un officier royaliste que sa fidélité aux Bourbons oblige à émigrer. C'est le premier séjour de Clémence à Lausanne chez le docteur Marcel. Ses parents rentrent en France en 1835 et s'installent au Mans. A dix ans, Clémence entre au Sacré-Cœur pour y faire des études. Elle y prend le goût du mysticisme, mais de retour à Paris, « une gifle paternelle » (1843) la rend à la mondanité. Elle adopte alors un déisme proche de celui de Lamartine.

Sans dot

Abandonnée par ce père fantasque et hypocondre, elle vit avec sa mère dont l'intelligence pratique et moderne la pousse à faire seule ses études. Orpheline de père à dix-sept ans, sans dot, elle se voit dans l'obligation de trouver un métier. Elle part dans un collège du Pays-de-Galles, y enseigne le français et le piano. Pendant son séjour, elle apprend l'anglais, étudie la littérature anglaise, abandonne définitivement le catholicisme.

En 1853, elle rompt avec ce milieu et sa mère, revient s'installer à Cully. Elle vit chez des paysans à La Tour de Gourze ; ses travaux d'aiguille lui permettent de payer son loyer (vingt francs). Grâce à la bibliothèque ambulante de Lausanne, elle travaille Smith, Condillac, Arago, etc., tout en écrivant un roman, *Les jumeaux d'Héllas*, interdit en France et mis à l'Index. En 1858, elle écrit un mémoire sur Maine de Biran, puis donne en 1860 un cours complet en quarante leçons, de philosophie de la nature et de l'histoire.

Elle a déjà des ennuis avec l'Université où les professeurs de philosophie voient d'un mauvais œil cette concurrence sauva-



Clémence Royer, portrait-charge, par H. Demare

ge, bien que le cours soit exclusivement réservé aux femmes. La présentation de sa théorie des atomes vivants et automoteurs, de l'homme comme animal supérieur, lui attire les foudres des prêtres et pasteurs qui la vouent « aux flammes éternelles ».

Premier prix

Cette même année, elle remporte avec Proudhon le premier prix pour la question mise au concours par le Conseil d'Etat du canton de Vaud avec sa *Théorie de l'impôt ou la dîme sociale*. Elle y défend un impôt direct, unique et proportionnel. Dès lors, sa célébrité est confirmée, elle fait des conférences à l'étranger mais aussi à Neuchâtel, au Locle, à La Chaux-de-Fonds, à Morges et à Genève. Jules Barni, Petit Cassal, Charles Secrétan vont l'écouter partout où elle parle, mais pensent que sa place est à Berlin, « capitale de la philosophie ».

Collaboratrice du *Nouvel Economiste*, journal lausannois, elle y rencontre en 1863 Pascal Duprat, sociologue et économiste : elle vivra avec lui en union libre ; ils auront un enfant. Outre son roman, sa collaboration à plusieurs périodes scientifiques, Clémence Royer est l'auteur d'une *Histoire de la philosophie de l'évolution*, d'*Etudes de physique générale*, d'une *Physique du globe*, d'une *Constitution du monde*. Elle écrit sur la préhistoire, l'ethnopsychologie, l'éthique, la théogonie. Ses propres recherches l'amènent à être la première traductrice de Darwin et les commentateurs qu'elle en fait sont souvent pillés, rarement cités — en particulier par le biologiste allemand Hæckel.

Outre ce travail scientifique, Clémence Royer fut journaliste et militante. Ses idées sont parfois imprégnées des préjugés de

son temps : elle croit à la supériorité de la race blanche, prône le remplacement « des noirs et des coolies par des chimpanzés domestiqués », elle aime et admire Michélet ! Mais elle est également en avance sur les mœurs de son temps. Elle réclame, par exemple, une nouvelle structure familiale où les femmes se regrouperaient pour élever les enfants, le droit de transmettre le nom de la mère aux enfants — ceux-ci ayant le nom du père « en viager » —, le mariage par contrat, le mariage à l'essai et reconductible, le droit pour la femme et les enfants d'être les créanciers(ères) du mari/père, de meilleures conditions de logement et la vie, l'abolition du droit à la guerre.

Journaliste à « La Fronde »

Sa célébrité connaît une éclipse car elle ne peut enseigner à la Sorbonne — toujours fermée aux enseignantes. A la mort de Duprat (1888), c'est la misère et la solitude. Marie Léopold-Lacour la retrouve en 1890 ; Marguerite Durand lui ouvre alors les colonnes de *La Fronde*, quotidien féministe entièrement conçu et dirigé par des femmes. Ses amis(es) l'installent dans une maison de retraite à Neuilly où elle mourra en 1899, selon certaines biographies, en 1902 pour d'autres.

Le 10 mars 1897, les féministes scientifiques, philosophes, journalistes, académiciens qui réclament pour elle l'Institut et la Légion d'honneur, lui offrent un banquet. Elle déclare en cette occasion : « On me remercie comme si j'avais sauvé le monde. Par ma foi, ce serait bien beau d'y avoir contribué, au fait. La rédemption ne pouvait être complète tant que la femme n'y avait pas coopéré. Clovis Hugues a, peut-être, raison. J'écrase la tête du serpent et répare le péché de ma mère Eve, autant que je peux, en le recommençant. Je cueille à pleines mains les fruits de l'arbre de la science pour les offrir à tous ceux qui en veulent, et non pas seulement à un Adam imbécile qui n'osait y toucher ».

Thérèse Moreau

Cet Adam imbécile, elle le retrouvera une fois encore après sa mort, quand Léopold Delisle, conservateur à la Bibliothèque nationale à Paris refusa le legs de ses manuscrits, provoquant ainsi leur dispersion et probablement leur disparition.

Le texte du cours donné par Clémence Royer en 1860, à Lausanne, est resté introuvable. Peut-être repose-t-il dans quelque grenier lausannois ? Lectrices, lecteurs, si vous avez des renseignements, écrivez-nous !